

PROSE BITUME

EXTRAITS

J'avais sept ou huit ans, mais dès que les paroissiens avaient le dos tourné, je me précipitais sur le pain, sur le vin. Mon père riait. Voilà. De là viendrait tout, ce manque d'acceptation des limites qu'on me reproche. Il aurait du me sanctionner. Il riait.

Mon enfance est ma plus grande richesse, elle s'est passée à la Butte Rouge*. J'y ai vu de tout. J'ai grandi dans le son des flippers, car les murs étaient du papier à cigarettes et notre voisin, « le Tunisien », il en avait une dizaine. Tout le quartier venait y jouer, jour et nuit. La femme du troisième étage, les Azzoura, s'est jetée par la fenêtre pour échapper à son mari qui la menaçait avec un pistolet. Elle n'est même pas morte, elle est restée sur une chaise roulante, paralysée pour le reste de ses jours.

Je me souviens de Titi Legaréresse, compagnon de jeux dans les terrains vagues en face de l'immeuble. A 10 ans il s'est fait renversé par une voiture qui passait à 80 à l'heure, là, au ras des bâtiments –il n'y avait aucun panneau, aucune protection, aucun ralentisseur.

On était tous là autour, les enfants du quartier, quand ils l'ont mis sur le brancard. L'os du tibia sortait de la jambe cassée. On ne disait pas un mot, la densité de ce silence était terrible. Lui il a beaucoup hurlé, puis soudain il n'a plus rien dit, je ne sais pas si c'est parce qu'il s'est évanoui de douleur, ou parce que ils lui ont fait une piqûre. Ils ont refermé les portes du Samu, en nous poussant sur les côtés, petits morveux de la plèbe. Titi est resté boiteux pour toujours, de ceux qui traînent leur jambe derrière eux.

Un jour son père est mort, il buvait beaucoup depuis qu'il était au chômage. C'était la nuit du 31 décembre, la nuit de la Saint Sylvestre. Il regardait la télé, l'émission festive annuelle, avec toutes les filles qui dansent en cuissardes sous les spots. Puis l'animateur a briguer ses vœux aux téléspectateurs: « *Nous vous souhaitons à tous une merveilleuse année...* ». Et lui le père, avec ses yeux embués, avec tous ses gosses et ses chiens autour, il a regardé l'animateur et il a dit: - « *Parles à mon cul, ma tête est malade!* ». Juste après ces mots, il a eût une attaque cardiaque, fulgurante. Il est mort. Madame Legaréresse a demandé à mon père, s'il voulait bien l'enterrer, « pour son âme ».

Dans le cimetière, on n'était pas nombreux, ses enfants, sa femme et puis nous, les enfants du pasteur. Et c'est quand ils ont descendu le cercueil que sa femme a dit à voix basse –elle pleurait, mais quand elle a prononcé ces mots elle riait un peu: -«*Vous savez quelle a été sa dernière phrase?: Parle à mon cul, ma tête est malade !* »

La Butte Rouge a fait de moi une révoltée dès que j'ai eu l'âge de raison et je le suis restée, pour toujours. On ne peut rien faire contre ça. Ça a été la conséquence immédiate de la vie vécue, et non pas des lectures ou d'une expérience culturelle et idéologique. D'abord on ressent l'injustice, et ce n'est qu'ensuite, en grandissant, qu'on la juge.

*"La Butte Rouge", parmi les premiers HLM de France.

J'ai marché longtemps, incognito, derrière E., dans cette cité que j'avais filmée, dont je connaissais certains coins comme ma poche. Je savais où il allait, j'étais déterminée à le suivre jusqu'au bout, parce que je ne voulais pas y croire, pas lui. Son pas était mal assuré, il marmonnait quelque chose qui ressemblait plus à un chant de malédiction qu'à des paroles cohérentes. Sa silhouette efflanquée, que je connaissais si bien, toujours élégante dans son extrême minceur, semblait maintenant condenser en elle tout le vice, l'indolence et la pauvreté du monde. Elle vacillait. Je reconnaissais ses doigts fins, sa chevelure avait le même noir, mais elle était vieillie. Parfois je m'inquiétais: il avait beau parler tout seul, je soupçonnais qu'il se sentait suivi car il se retournait de temps en temps, m'offrant alors un profil empreint d'une tristesse et d'une distinction incroyables. Alors, soudain, sans le vouloir je l'ai appelé, j'ai crié son nom. Son regard complètement ailleurs jusque là, s'est crispé en un dixième de seconde, scrutant l'espace avec anxiété et confusion mêlées. Le temps d'un éclair, il était devenu une bête traquée, on aurait dit qu'il allait se dissoudre ou agresser. J'étais à vingt cinq mètres de lui, son regard me traversa sans me reconnaître! C'était impossible, je me palpais, je n'avais pas changée, moi; comment ne pas me voir!? Je ressentais tout ensemble de la désillusion, du dégoût, de la compassion. Puis il a repris sa démarche pitoyable vers son seul but et moi je n'ai plus bougé; je me suis assise sur le bord du trottoir, la nuit tombait et, ça et là, ils allumaient leurs feux...

Oui, Elle s'est suicidée. Il semble que vous lui en portez grief.

Moi aussi quand je l'ai appris, j'ai été prise de colère, et j'ai d'abord pensé, machinalement, que la mort n'est pas la bonne solution. Je l'ai pensé parce que, comme beaucoup, je suis passée à travers le cercle infernal, redoutable, réitéré de cette tentation. Et parce que je m'en suis sortie, une fois, de justesse. Réitérée oui, depuis l'âge de raison, avec la douleur de ma mère.

Puis j'ai eu un certain dégoût du procédé et d'en arriver là, parce que ce n'était que le résultat d'un mauvais traitement envers ma propre personne et pour commencer d'un total manque de respect envers ma santé. Alors on sent le gâchis, et on se sent indigne, mais en conséquence, indigne de vivre!

Quand on ne voit plus de portes ouvertes, on pense que c'est un acte élégant, car les êtres qu'on aime ne méritent pas de subir notre désespoir, mais en même temps on ressent combien c'est obscène aux yeux d'autrui, ça ne peut être pris que comme une lâcheté et le résultat de s'être donné trop d'importance. Pourtant, personne ne choisit de vivre, on devrait donc avoir le droit de décider de mourir!

Mais voilà, cet acte produit inmanquablement une réprobation: *la souffrance qu'elle inflige à "ses proches"*. C'est injuste! Se torturer à son sujet c'est comme l'insulter, un tort que vous lui faite, même morte, sans même y penser. Les morts ne font pas la morale aux vivants, ils n'exigent même pas une compréhension.

Tout ce qu'elle a fait, depuis sa naissance jusqu'à l'instant où elle a mis fin à ses jours, on ne peut le comprendre et l'interpréter qu'à tort et la mort de toute personne qui se suicide vient en quelque sorte sceller cette incompréhension, la fixer à jamais. Mourir c'est refuser toute compréhension, et pour toujours de la part des autres. Nul ne peut plus comprendre les actes d'un mort, personne n'est donc en mesure de les excuser ni de les juger.

(...) Et puis la salle de bain, petite mais fraîche, avec les ombres des branchages qui s'immisçaient par le fenestron.

Il m'a suffi, vingt cinq ans plus tard, d'y pénétrer, pour que me revienne instantanément cet autre instant marquant de mon existence, ma deuxième chute dans la déception. J'étais en train de me laver le visage, quand ma sœur Caroline est venue faire je ne sais plus quoi. Elle était révoltée, suite à un appel de cette femme, notre ennemie. Ou plutôt, je le devinais. Je lui ai demandé alors, pour me reconforter "*Mais..., ils n'ont pas couchés ensemble, quand même?*", elle a haussé les épaules: "*Mais bien sûr que si!*". Je devais être trop petite, trop naïve, en tout cas ce sont les fondements sur lesquels se tenait mon existence qui se sont écroulés, d'un coup. Les fondements de ma joie, de ma confiance. Tout ce qui me structurait. Caroline est sortie après avoir prononcé sans le savoir, cette phrase fatidique pour sa petite sœur. Je me souviens que je les entendais parler vivement, elle et mon père, mais que je n'écoutais pas, je sentais comment tout s'effondrait lentement à l'intérieur de moi. Je me vois encore dans le miroir en train de me peigner sans relâche, tandis que mes larmes tombaient, tombaient, tombaient.

A.

La souffrance et l'extrême solitude, il les atténue par l'insolence. C'est elle qui le fait tenir, c'est elle qui lui donne, envers et contre tout, cette joie impertinente, qui les agace, leur devient parfois odieuse.

Il crie sa vérité, et le plus étonnant c'est qu'elle est cohérente avec sa vie: c'est inouï, ça, cette indépendance. Il a le devoir de cette vérité, il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour dire cette vérité, mais elle le rend détestable.

De toute façon, il n'a plus le choix. Il s'est enfoncé chaque fois plus dans cet absolu, par fidélité à ce qu'il a reçu, car c'est inoubliable, et il sait la valeur exceptionnelle, incomparable, ancestrale de ce chant. Pour lui tout le reste est trahison.

Il ne connaît pas de différence entre ce chant et sa manière de vivre, c'est là aussi qu'est sa fidélité, sa force : s'il se mettait à vivre comme tout le monde, il ne pourrait plus chanter avec cette rage, il perdrait la virulence éblouissante de ce chant qui blesse... et soulage.

Voilà: cette conception l'isole à jamais, elle n'a plus rien à voir avec le monde moderne. Il rejette: il est rejeté. Il s'en moque, il en souffre moins qu'il n'en jubile.

Il est pareil aux grottes qu'habitaient les premiers hommes, et ce n'est qu'auprès de lui que je retrouve la paix de la chère obscurité, contre leurs fausses *Lumières**.

J'y retrouve le recueillement de ma personne et son dépouillement; oui, ça se fait comme un miracle en sa présence. Nos deux âmes se sourient dans le noir, se tiennent la main en secret.

Il ne me reste alors que l'essentiel vital, je redeviens une enfant, ou bien je me sens une très vieille femme. Je n'ai plus d'âge, mais je ne suis nulle part ailleurs que dans l'instant. Enfin à l'abri des jugements normatifs, restrictifs qui confondent ego et souveraineté... Ouf! Enfin quelqu'un avec qui on se comprend. Gênée par la force de son ego? Mais non, apaisée! Si seulement il pouvait y en avoir plus des «egos» comme ça: à l'opposé du besoin de reconnaissance!, seulement pleins d'eux-mêmes, de leur richesse intérieure, de l'intensité avec laquelle ils vivent tout. Et s'il en sort quelques ouvrages, ce ne sont que les éclaboussures de cette profusion interne, de cette personnalité, de cette originalité.

*Je fais référence là aussi bien aux "Lumières", dans le sens historique, cette foi dans l'homme et dans le progrès, ainsi qu'aux projecteurs, aux "strass" dans le sens du *show biz* et du *star system*.

La musique est pour moi la plus forte révélation de l'être, de son ressentir, puis de sa pensée, avant qu'elle soit formulée. Tout le monde porte des "ipod", pourtant je crois que jamais les êtres -en occident en tout cas- n'ont été autant qu'aujourd'hui, à ce point, désertés par la musique, c'est pourquoi ils n'ont pas de sentir ni de goûts propres.

Pas besoin d'être mélomane, ni même de posséder quelques critères, pour ne pas supporter cette litanie assourdissante, simpliste, mortellement machinale -si peu vivante!- que, pourtant, la grande majorité de la population accepte partout: bars, restaurants, magasins de fringues, cars, radios...

S'il n'y a plus nulle part des gens pour réagir, ni même dans les lieux supposés d'«élite», c'est bien la preuve que nous sommes entourés de morts vivants.

J'étais vraiment une gosse en 68, la petite dernière, mais même au delà de l'exemple de mes grands frères et sœurs, tout me semblait dans l'air du temps, sans rien savoir encore..., tellement on naît avec notre époque dans les veines.

La révolution sexuelle, c'était déjà douloureux observée à distance, depuis ma préadolescence.

Quand je l'ai vécue aux premiers rangs, à peine adolescente, cela a été plutôt tragique pour moi, parce qu'il y avait en fond, comme en rapport direct avec tout ça, la relation de mon père avec une femme (bien plus qu'une -affreux terme- "affaire") et son renvoie en province, mais, surtout, la terrible souffrance de ma mère que j'avais fait mienne.

Je me résolue à y entrer, malgré tout, faisant contre mauvaise fortune, bon cœur: je ne pouvais pas faire autrement, c'était l'époque qui voulait ça, c'était un diktat aussi fort que l'avait été la répression; *era lo que tocaba y ya está*. Ne pas y entrer signifiait la terreur de rester seule à jamais, et, davantage qu'un manque d'indépendance, je crois que c'est ce qui fut déterminant pour moi: je ne voulais plus être seule au milieu de mes parents qui se déchiraient (les grands étaient restés à Paris). Je voulais vivre coûte que coûte, avoir des amis et me faire accepter par le sexe opposé, mieux, le conquérir, comme on se venge (cette fameuse pensée qui m'a pris à bras le corps, au début de notre installation en Provence, après le renvoie de mon père: "Ah, ils sont comme ça, les hommes? Et bien ils vont voir!..."). Cela a marché du tonnerre de feu, parce que j'étais aussi innocente que rouée, je savais déjà bien cacher mon jeu, mes terribles complexes et ma croissance physique horriblement en retard! Mais je ne m'y suis jamais trompée: cette "liberté" était abracadabrante, jamais vu tant de situations absurdes autour de moi, tant de non sens: coucher avec tout le monde, cela ne voulait rien dire! Mon corps me connaissait mieux que moi-même, si je puis dire, et il refusait de se livrer obstinément, quelque soit la personnalité de son chasseur: Dons Juans des grandes classes du lycée, mauvais garçon tendre des quartiers chauds, ou beau ténébreux d'origine protestante... C'était plus fort que moi, toujours, à la dernière minute, quand c'était trop tard pour reculer sans provoquer un peu de mortification -celle pour moi de me défendre, celle pour l'autre de se voir rejeté- il fallait que je me taille. Et je m'enfuyais déjà trop violentée dans mon esprit, comme un animal se tire d'un sale piège: un peu esquincée. J'étais en réalité prude et foncièrement romantique et je n'avais aucune sorte de maturité sensuelle ni de désir.

Il n'y avait que les hommes âgés qui me comprenaient et vers qui j'étais attirée, ils semblaient impressionnés par ma lucidité et mon désespoir, si gamine -c'est ainsi que j'ai aimé mon professeur d'histoire-géographie, qui m'aima lui aussi et qu'il l'a payé cher, le pauvre.

Finalement, je m'y suis forcée avec une fausse indifférence, affectant même une indolence qui pouvait presque faire croire que j'étais blasée, alors qu'intérieurement je m'appliquais à le vivre le moins dramatiquement possible: comme on joue sa vie un coup pour rien, comme on vide son porte monnaie. Pourquoi avons-nous dues passer par ça? Je croyais n'avoir pas le

choix; je n'avais pas encore mes règles, j'avais déjà fait l'amour: excellent... Aujourd'hui je me demande si cette prétendue légèreté -qui était d'ailleurs d'usage, c'était le même mensonge pour tout le monde-, m'a protégée un peu du mal que cela m'a fait, ou, si au contraire, ce mensonge auquel je n'ai pas cru un seul instant, m'a doublement meurtrie. Les soit disant précurseurs étaient le plus souvent de grands enfants gâtés, des bébés dans tout ce qui regarde l'émotion, des pseudo artistes crétins, et tout cela se vivait dans un déséquilibre profond. Mais on aurait dit, on ne savait pas bien pourquoi, qu'il fallait que cela se fasse... Vu depuis la perspective des années 2005, tout est clair: on ne faisait que notre entrée dans la mort consummatrice et mondialiste...

« Ce n'est pas la peine de savoir où l'on va, il faut y aller. »

Ainsi notre départ pour vivre en Espagne en 83, mon amoureux et moi, les mains dans les poches presque vides: mille francs, à tout casser, rien de plus. On ne savait pas où on allait mais il le fallait, et quand c'est cette nécessité irrépressible qui pousse, toute irrationnelle et déraisonnable qu'elle soit, on ne se trompe jamais.

L'Éternel Masculin: ce qui ne change pas en dépit de l'âge, du milieu, de la nationalité, de la culture, c'est même incroyable! L'odeur et le souffle sont uniques, mais le sommeil... Le sommeil est le même, ou plutôt, ils sont les mêmes dans le sommeil. Les hommes en général dorment bien, surtout après avoir fait l'amour. Ils dorment et ronflent aussitôt comme des chiens, quelque fois un peu plus fort, mais avec la même désinvolture, imperturbables. Les aigus montent, les graves baissent; lasses, on finit parfois par trouver une berceuse qui s'harmonise assez bien à cette plaisante mélodie. Puis je n'y tiens plus: je me mets à siffler à contre temps, pendant l'inspiration. Parfois, chez les plus sensibles, le rythme de leur ronflement s'en voit un instant altéré. Alors ils se retournent brusquement et m'écrasent une partie du corps, avec cette glorieuse négligence des souverains, ... et le ronflement repart de plus belle. Comment dormir avec les hommes? Eux rassasiés, nous tout juste remontées, nous et notre «*encore!*». Mais il n'y a plus personne, plus que ce ronflement, plus que nos membres écrasés dans la plus totale innocence. Comment leur en vouloir? On ne bronche pas, on garde les yeux ouverts dans le noir, dans notre solitude soudaine et quotidienne.

Je n'ose jamais bouger d'un pouce, tellement le sommeil est pour moi sacré, comme un Dieu que je vénère mais qui se refuse toujours à moi. Je sais pourtant qu'ils se rendormiraient sans doute aussitôt. Ils n'ont pas idée, ils dorment. Où sont donc envolés leurs soucis, toutes leurs préoccupations? Celles-là même qui t'empêchent d'être disponible de jour, M., ne t'empêchent pourtant pas de te livrer pieds et poings liés à Morphée, et vite! Tu les as abandonnées en moi en même tant que ta sève, ces angoisses...

J'ai l'habitude, pour peu qu'on soit insomniaque c'est sans crier garde: tout le monde le fait. J'ai souvent eût la certitude, prisonnière de mon éveil, de percevoir peu à peu, puis de recevoir, une après l'autre, les anxiétés de chacun des occupants d'une maison profondément endormie. Sans pouvoir m'en défendre, me sentir devenir, comme par contagion, le réceptacle vivant qui prend tout sur lui pendant quelques heures, permettant ainsi le repos des autres.

Combien d'heures ai-je passé dans ma vie à contempler un homme dans son sommeil? À en oublier mon épuisement et à me réjouir pour lui de cette saine capacité à se reposer et à envoyer tout balader, même cette veilleuse infatigable à leur côtés (forcément, ils flanchent à un moment...) Aucun ressentiment pourtant, c'est qu'ils sont attendrissants; et puis ils ont des mouvements qui sont de belles preuves d'amour, une main se resserre sur la nôtre et soudain ils nous étreignent dans le sommeil avec une tendresse indicible. C'est pourquoi c'est important de partager le sommeil avec celui qu'on aime, même si, malheureusement on est condamné à ne pas le partager complètement.

Ô Soleil

prends-moi dans tes bras

entoure-moi de ton feu

réchauffe mon cœur

pénètre jusqu'au fond de mon corps où chaque parcelle ne demande qu'à retrouver la volupté d'être vivant malgré les meurtrissures qui endolorissent ma sensibilité trop aigue, à fleur de peau -je n'y peux rien, je suis de cette facture là.

Soleil je te reçois à bras ouverts

tête renversée pour mieux te goûter au fond de ma gorge

là où tu dénoues les angoisses qui y habitent,

je te laisse le passage jusqu'au cœur

pour que tu y nettoies ses doutes et son bordel

et le rende à sa fonction, celle de battre, vite.

Pour que tu vides aussi mon esprit de tout ce qui l'encombre

et lui restitue sa paix royale et sa disponibilité aux choses premières...

O Soleil, tu es mon baume et mon allié, depuis mes premiers pas et mes premières peines sur cette terre

Ma force est tienne.

Ma jeunesse m'abandonne... Je ne suis plus jeune parce que je n'ai plus de révélations pareilles aujourd'hui, je ne sais pas en tout cas les vivre si magiquement et si pleinement. Je me souviens avec Haldun d'une nuit étrange que nous avons passée jusqu'au petit jour à Eyüp* au milieu des mosquées, mais je ne saurais pas la raconter ni dire cette impression poignante qu'elle m'a laissée. Nous étions assis à même le sol de pierre blanche, les mains serrées, sous la lumière de la pleine lune, bercés par le chant de la fontaine de marbre, dans la paix pesante et énigmatique de cet endroit si beau, le cœur uni, comme deux gamins. Cette nuit m'a marquée à jamais.

Dans l'instant on ne se rend pas compte que l'on vit un moment si privilégié. On est seulement follement heureux et cela va de soit, s'en rendre compte obscurcirait tout, immédiatement.

Ce n'est qu'après que l'on réalise ce qui a été exceptionnel.

Le moment de grâce que l'on a vécu pleinement sans le savoir laisse une trace en nous indélébile.

Réaliser cela c'est réaliser sa vieillesse, tout ce qui fut et qui n'est plus (le passé est paradoxalement plus concret) mais surtout l'insaisissable de l'instant présent et de tout vrai bonheur (de tout bonheur pur), alors pourtant qu'il fait parti de nous, qu'il nous a constitué.

*Un des lieux sacrés d'Istanbul, situé à coté de la « Corne d'Or ». Il s'y trouve une des mosquées les plus importantes pour le monde musulman. C'est en même temps un des plus majestueux et impressionnant cimetièrre de la ville. Les tombes de marbre blanc sont disposées depuis la base jusqu'en haut de la colline qui domine cet antique et si beau quartier.

On est des enfants de la liberté. Enfantés par l'espérance à l'apprentissage de l'amour. Moi j'ai reçu trop de contamination d'espérance et d'ouverture. C'est Saint Augustin qui dit: "*Cherches jusqu'à ce que tu découvres que tu es trouvé et que tu as toujours été trouvé*" et il fait dire à Dieu: "*tu ne me chercherai pas si je ne t'avais déjà trouvé.*"

Le christ n'a rien à voir avec le devoir, ni avec quoi que ce soit qui enferme. Il a vécu une fraternité torride avec tous les êtres, sans jamais se lier à personne.

La guitare flamenca c'est ma sensualité
Nous sommes du même bois, de la même volupté
L'écouter les yeux fermés,
c'est passer par toutes les caresses et tous les troubles,
du plus mortellement doux au plus sauvage,
du plus subtil au plus ardent.

La femme et la guitare, nous sommes presque pareilles...
Ce n'est pas pour rien que je meurs de ne pouvoir me transformer, comme
dans les contes, pour un temps hors du temps, en la guitare de P. !
Simplement comme le mystère est dans la vie
et dans la vie seulement
quelque soit la sensibilité, la subtilité, la réceptivité
de celui qui la prend dans ses bras
trouver l'harmonie ou au contraires les dissonances les plus surprenantes
d'une femme, est une tâche plus complexe encore que celle de trouver des
accords qui ébranlent nos âmes et notre léthargie.
Et combien plus énigmatique la femme!

Barbate, janvier 1996

Pour moi, arriver à la maison, au bout du continent, signifie toujours la fin d'une angoisse spécifique qui, jamais, ne fut mienne: une oppressante angoisse existentielle. Ça signifie aussi retrouver ce qui m'est proche, un goût, un art de vivre.

Je monte sur la terrasse et, si le ciel est dégagé, j'aperçois les lumières de Tanger, j'envoie des baisers aux êtres que j'aime, pas seulement là, mais dans beaucoup de villes de ce pays heureusement voisin.

Dans un moment, Antonio "El Golfo"* (moi je l'appelle *el Gato Canijo***, comme tous ceux qui pullulent par ici, sa grâce effilée, son dénuement matériel, tout en lui est de ces félins) va venir. S'il est inspiré, il me chantera des *Letras**** et l'aube viendra nous surprendre trop tôt comme toujours.

Cette néfaste "angoisse blanche" je l'ai sentie dès l'enfance, débarquant de l'Ardèche dans la banlieue de la capitale dont jamais je ne me sentie citoyenne, sinon, une immigrée de plus. Il a fallu, pour que je puisse la nommer, la comprendre, la définir un tant soit peu, que je m'en éloigne réellement: quand à 17 ans je vécu à Istanbul. Alors je compris que je ne voulais pas y retourner, c'est à Istanbul que je le ressentis pour la première fois d'une manière aussi radicale. Mon frère avait mis le disque d'un certain Camarón de la Isla, et je l'écoutais assidûment, attrapée par cette voix, par cette musique autant que par cette vue: le Bosphore et derrière, la mer de Marmara. A droite l'Europe, à gauche l'Asie.

Je pensais que peut-être un jour je me trouverais à la pointe de l'Europe aussi, mais face à un autre continent... Ainsi fut-il, sans jamais pourtant le décider concrètement; je me suis laissée portée par un destin interne, évident, pas à pas.

Pourtant, aujourd'hui je dois souvent revenir à la capitale française, parce que, sans les comprendre réellement, ce sont *eux* qui montrent le plus de curiosité et de confiance dans mes projets filmiques «andalous».

Drôle de situation que la mienne, drôle de constatation, même si nous savons que rarement est valorisé ce que l'on a à côté de soi... Je ne sais combien durera cette belle curiosité et ouverture qui firent de Paris une ville enchantée et enchanteresse autrefois. Il ne reste plus trace de ce Paris là, et des parisiens les plus rangés aux plus désabusés, ils m'ennuient tous autant; ils me sont étrangers. Même les meilleures nuits et les meilleurs amis de Paris ne m'offrent pas assez d'extase, ni assez de vie, de joie, de frénésie, de ténèbres, de musique, ils ne m'offrent pas assez de nuit.

*«El Golfo: Le Voyou» tous les flamencos, plus systématiquement les gitans ont des surnoms.

** «Gato Canijo» le chat décharné, famélique...

*** Letras: couplets flamencos

Toutes mes connaissances et mes amis Barbateños m'ont prévenue: il ne faut pas que j'aïlle à l'*acantilado** seule, «es muy peligroso».

Pourtant, c'est là plus qu'ailleurs que j'ai envie d'aller sans personne.

C'est comme si je m'échappais en courant et puis, arrivant précipitamment sur le bord d'une falaise, il fallait que je m'arrête pour reprendre mon souffle et pour que mes pensées se vident enfin, absorbées par le paysage. C'est ainsi enfin que je me repose, en haut de ces falaises immenses et désertes. Je m'immerge dans la vue sur la côte marocaine, avec les mouettes dont le vol me donne le vertige parce que je pars avec elles, pour un peu, elles me feraient perdre pied. La mer, perpétuelle, d'un vert intense et infini et les bateaux de pêcheurs comme des coquilles de noix.

Quand mon cœur retrouve enfin son bienheureux silence, mon regard se fige et je perçois alors tout autour de moi, tout à la fois: une fourmi sur ma cheville, une brise dans les feuilles, le bruit sourd d'un avion invisible. Je sens l'unité de tout, je me distille dans cette réalité hallucinante sous l'ardeur du soleil.

Rien ne devrait troubler cette contemplation-absorption heureuse et lorsque je sens puis découvre la présence d'un homme derrière un arbre, ses yeux rivés sur moi, je me sens immédiatement, intimement et de manière insupportable, dérangée et expulsée de ma tranquillité si convoitée. Je me lève et m'en vais à toute vitesse, bien plus furieuse que peureuse.

Il n'y a donc pas moyen d'être une femme et de se trouver seule, où que ce soit? Maudite condition, dans ce cas.

*Les hautes falaises qui se trouvent entre Barbate, Caños de Meca et Trafalgar

Les femmes de la bourgeoisie qui ont toujours travaillé, qui ont fait de brillantes carrières où elles sont admirées, et ne se sont pas mariées, en viennent à acquérir un air particulier: le raffinement sans le sexe (pas de féminité), ou alors au contraire le sexe pur? Mais elles ont une inévitable propension à la sécheresse.

Elles sont trop souvent dures, ces femmes là, et contrariées par cette dureté qui les a envahie. Cette sécheresse, elles ne peuvent plus rien contre, c'est comme une deuxième peau. Peut-être « *qu'elles voudraient bien* », mais ça les dépasse. Il suffit d'un second verre, pour que se manifeste en elles un terrible manque d'amour. Leurs corps, leurs regards, tout en elles trahit ce manque, mais elles mettent leur point d'honneur à signaler qu'elles sont lucides à ce sujet et l'assument parfaitement, *vaya* « que ça a été, et reste leur choix. »

Pourtant, le premier homme un peu tendre ou un peu séducteur qui passe par là et les voilà qui craquent, tout en disant, par tous les pores de leur peau: “-*Je vous préviens, je ne crois pas à vos bobards, à moi plus personne ne me la joue. Je sais parfaitement que vous voulez seulement me baiser et que vous ne m'aimerez jamais. Qu'est ce que vous croyez? Moi aussi je ne veux que baiser avec vous!*”

Elles se trompent, elles le savent probablement, et elles éliminent toute chance d'amour peut-être encore possible... Mais c'est vrai qu'ils sont peut-être rares les hommes dignes de confiance, capables d'aimer.

Il n'empêche, elles me font mal, ces femmes. Elles nous trahissent, annulent ce que nous sommes, les autres, les tendres. Elles détruisent le mythe de *l'éternel féminin*, qui, comme toute mythologie, vient de la nuit des temps, des fondements de l'être. J'ai toujours été assez savante pour m'y reconnaître, m'y soumettre, m'y plaire.

Les femmes, même si nous avons tout à perdre, nous sommes vouées à l'amour, qu'on le veuille ou pas.

A N.T. In Memoriam.

Les deux derniers jours avant sa mort, il ne disait absolument plus rien, il n'existait plus que par son regard noir, intense, figé.

J'y avais vu tant de chaleur, de rires, d'impatiences, et aussi cette irrévérence superbe, quelquefois même un peu de morgue envers un certain type d'imbéciles, rarement de l'indifférence.

Mais là, je ne savais pas ce qu'il voyait. J'étais sûre d'une seule chose: moi, il me reconnaissait car en entendant mon nom prononcé par l'infirmière, il s'animait d'une légère tension de tout son corps.

Je m'asseyais tout contre lui, il dessinait obstinément des signes dans ma main que je n'arrivais pas à comprendre complètement. Le dernier jour les signes étaient plus forts, il a vu mon désespoir: ne pas être capable de comprendre tout! Alors il a cessé, une larme a coulé le long de sa tempe. Mais il était au-delà, déjà très loin, il était dans une toute autre lumière.

L'histoire recommence quand elle s'achève: émotions mortes dans mon cœur, qui n'en finissent pourtant jamais de ressurgir... quand on s'y attend le moins. La sagesse n'existe pas, elle est une sorte de mort avant la mort. C'est le chagrin qui est la vie, c'est la peine qui entre dans nos narines et nous anime.

Non je ne choisis pas. Je ne suis même pas sûre que j'invente. Ça vient de trop loin, je n'y coupe pas, c'est ce qui est dangereux pour moi.

Penser que certains confondent cela avec du volontarisme! Il n'y a que le désir qui pousse en avant et nous fait renaître toujours, encore, malgré les déboires; il n'y a que lui qui aveugle à ce point, qui peut nous ruiner, dans tous les sens...

Je suis épatée par ces écrivains ou cinéastes qui font une œuvre par an ou tous les deux ans. Il ne peut s'agir des mêmes sortes d'ouvrages... La profusion de leur production, mais surtout sa régularité, montrent qu'ils savent qu'elle risque d'être d'aussi courte portée que la durée de leur passage sur terre, souvent moins. Sauf les génies. Tout le monde n'est pas Dostoïevski ou Shakespeare. «La Nuit du Chasseur» vaut à lui seul plus, que toute l'œuvre de... (trop d'exemples).

Notre dernier rendez-vous: tout était foutu. J'étais emprisonnée dans la peur de le perdre et déjà sombre de cette peur, plus rien n'était léger, facile, il n'y avait plus d'ingénuité possible.

Quand le taxi a démarré, je me suis retournée et j'ai regardé par la lunette arrière, sa silhouette. C'est une drôle de chose de contempler sans être vue, un homme au milieu de la rue dans la nuit, un homme dont on s'éloigne. C'est peut être le meilleur moyen de calibrer le sentiment que l'on a pour lui.

Je l'aimais, oui, et je fus envahie par une tristesse horrible qui allait m'emporter avec la force d'une lame de fond. J'avais souffert de sa constante perplexité, de son sentiment de culpabilité, de toutes ses inconstances, passant de la nécessité presque compulsive, à la distance. J'avais supporté et subie tous ses doutes, vécus d'une manière parfaitement égoïste de sa part, en solitaire, comme s'il ne s'agissait que de lui à lui, et peu importait ce qui se passait en moi, en attendant. Désormais, je souffrirai de son absence, nous ne serions jamais l'un à l'autre.

Il s'est retourné brusquement et a regardé dans ma direction, cherchant à retrouver la voiture, un regard qui fouillait l'obscurité avec une curiosité presque angoissée, comme s'il voulait –sans le savoir- tout rattraper. Mais j'étais déjà mélangée au flot des véhicules et il ne m'a plus jamais revue.

2008

**Haïti: ce qui me frappe c'est la vitalité presque désespérée que je vois chez tous, elle paraît séculaire mais c'est aussi une forme de religiosité qui leur est spécifique, comme ils la vivent eux. Haïti est à part, c'est une demi île mais c'est un autre monde, un autre rapport au temps, à la mémoire, celle de leur histoire singulière, hallucinante.
En attendant, ils crèvent comme des chiens et ne comptent pour rien.**

Le silence ne dure jamais assez longtemps. Quand il arrive enfin, je suis trop heureuse, je me rends compte à quel point j'en avais besoin, un besoin sans limite. Et puis voilà, quelque chose vient le troubler inéluctablement.

De même la bienfaisante, la nécessaire paresse est toujours troublée par, au moins, une chose à faire en urgence. Il y a toujours malheureusement, au minimum, un appel à passer, un appel que l'on doit. Imaginer ne plus se soumettre à rien, disparaître, se dissoudre, passer de l'autre côté du miroir sans être plus reconnaissable sauf depuis l'intérieur de soi. Um, quel délice, que j'en rêve!

Les enfants d'Haïti, où ceux qui frôlent l'adolescence, tout comme les enfants Magrébins, tout comme ceux que j'ai connu en Anatolie (durant mon long voyage initiatique de la main d'Haldun), ce sont d'abord des regards qui palpitent comme les corps des poissons et qui, dans la même seconde, d'incroyablement doux deviennent terriblement sarcastiques, puis tout d'un coup si joyeux qu'ils éclatent en même temps que le rire. Chez certains la curiosité et l'effronterie est sans limite, irrésistible. La raillerie peut devenir vite dédain, sales gamins: on a envie de les attraper, de les secouer, est le jeu est parti, le jeu avec ses règles.

Ces regards couteaux, ses regards vertiges pour qui les reçoit en plein (oui, je sais, certains ne reçoivent jamais rien)! Innocents et ainsi ravageurs et pourtant, voilà qu'ils se voilent soudain suivant quelque motif mystérieux, d'une sagesse presque aussi grave que les regards impassibles, absents, des vieillards autour d'eux. Comment répondre? Je voudrais donner de ma personne mais ça ne vaut rien, je suis prisonnière de mon apparence de femme occidentale, par delà mon comportement qui est différent de cette apparence: de là vient leur curiosité.

Et oui: nous voilà aussi attrapés d'un côté que de l'autre, mais la possibilité d'être dans une même communication se voit malheureusement frustrée, c'est le piège: limitée, malgré le langage sensuel qui lui est immédiat et un tel régal entre nous ! Limitée par delà les regards: sans m'en rendre compte, je répons au leur avec la même impertinence, le même cran et une complicité si sagace qu'ils ne peuvent la nier, malgré leur surprise et leur incrédulité.

Tout ça provoque en eux une étrange soumission, ils veulent être mes pupilles, s'assujettir, me suivre partout mais en même temps ils ne peuvent contenir une rébellion sans mesure, une envie irrépressible de se mesurer à moi, de me provoquer, de refuser cette complicité pour laquelle ils ne m'ont pas donné leur permission.

Mais, les enfants: qu'y puis-je si je vous comprends trop bien et si, ce qui me fait vous aimer, est précisément tout ce qui incite les autres à vous rejeter? Quel prix dois-je payer pour cela ? Nous sommes mutuellement captifs, captivés mais aussi prisonniers de ce qui nous sépare... Ah si je pouvais d'un coup, redevenir l'enfant que j'étais, tout serait différent ! Ainsi les chances seraient réparties autrement. J'ai grandie au milieu des enfants maghrébins, mais ils n'étaient pas dans leurs pays et peut-être que ça change tout. Sauf qu'aucun de nous n'était dans son pays: « la Butte » c'était le désert des identités, mais on se battait dans le terrain vague au pied des arbres, et avec cette violence innocente, on s'étreignait à bras le corps, chaque jour. C'était un tel délice que j'en suis restée pour toujours orpheline quand j'ai déménagé à 13 ans. Alors me fut arraché le plus intime, le plus heureux en moi, jamais je n'ai assumé cet arrachement. C'est ma nostalgie secrète, parfois ce manque devient cruel à mon corps. Qui peut comprendre cela? C'est quelque chose de pur, d'animal, d'inaltérable, désormais dans mon essence

Quand je reviens en occident, je suis effondrée, jusqu'à ce que je m'habitue à nouveau... Comme si j'avais laissé à la fois mes plus grands complices, mes amours impossibles et aussi mes enfants; c'est la mère en moi qui se

manifeste soudain, celle qui voudrait s'occuper d'eux, les protéger, les combler d'affection. Je m'en vais avec dans mes yeux leurs yeux, avec leur impact au plus profond de moi, et ils me manquent, rien ne peut compenser leur absence. Seule ma petite, parce qu'elle est des nôtres, ô combien, m'apporte ce que vous m'apportez: de la pure vie.

Je l'ai vu partir par la fenêtre au petit matin, les mains dans les poches, comme si de rien n'était. Je l'ai rappelé pour lui lancer la lettre qu'il avait oubliée; elle est tombée lentement comme une feuille morte, puis a atterri sur le rebord de fenêtre des voisins du premier. Il était encore trop tôt pour sonner chez qui que ce soit. Nous nous sommes alors regardés avec un sourire résigné et avons haussé les épaules l'un après l'autre, puis il a poursuivi son chemin avec la normalité d'un jour comme les autres, cette normalité qui accompagne et confirme les choses les plus étranges, les choses les plus tristes et définitives...

J'aime cette vie au point de n'en souhaiter aucune autre mais je n'ai plus de patience, je ne peux y remédier, je suis usée et trop de gens m'ennuient.

Je veux désormais choisir. J'ai trop subi et supporté. D'autres supportent jusqu'à la fin de leurs jours sans rechigner, je sais, j'admire; pourtant je leur souhaiterais autre chose.

Les déceptions ou désapprobations qu'un comportement pareil ne manque pas de soulever me sont désormais complètement égales, du moment que je respecte mon prochain et prends soin de ne plus me faire prendre au piège -le mieux serait toujours de l'aimer, je ne peux me soustraire à cet idéal en moi...

Quelques soient leurs maux: frustrations, manque d'amour, d'initiatives, de courage ou de clairvoyance, je veux désormais m'en protéger.

Je peux seulement les inviter à puiser en eux l'envie de vivre qui leur fait si terriblement défaut.

Je m'en retourne vers ma solitude trop peuplée, à la recherche du travail, de ceux qui sauront demander *tout* de moi, ce que je peux encore donner de toutes mes richesses accumulées et qui *sont trop pour moi seule*. Que je serve encore à quelque chose! Qu'ils me prennent jusqu'à la dernière parcelle avant que je ne sois plus rien! Un désir de communication me pousse en avant, un désir d'avoir ce désir, une telle envie de travail, du vrai, du beau travail!

A J.Y. E. In memoriam.

Ils sont passés, les jours de sensualité désespérés. Ouf!

Mais il reste la stupeur d'être sortie comme en état de grâce de ce que je ne pouvais imaginer qu'un lieu de détresse. L'amour -en tout cas, une de ses formes- là où on l'attend le moins. Enfin, en tout cas, une fois de plus, le constat est là: il n'y a que l'humain qui importe, c'est-à-dire: c'est encore l'amour qui pousse, qui est tapi derrière, même chez ceux qui ne veulent exister que comme des corps vidés de tout être.

On s'y est rendus morts de trouille (on ne savait rien des usages, on n'espérait pas des rites, au XXI ème siècle, ils ne peuvent être que bidons).

Un désir précis d'anonymat nous à amener là, et on en est sortis très vite parce que tout y était personnel.

Il y avait, vraies ou fausses, de la tendresse, de la ferveur et même, mais oui, une certaine pureté dans ces baisers emportés sur mes mains quand j'ai voulu fuir, après tout. C'était notre contrat: dès que l'un de nous deux voudrait s'en aller, l'autre le suivrait immédiatement, inconditionnellement. C'est avec lui, mon complice, que ce fut le plus beau. Aucune confusion en nous, on était conscients de tout, mais, malgré tout, insoucians et, contre toute attente, libres de tous remords quand on a retrouvé les rues vides, la nuit fraîche de Paris.

Il n'y avait qu'avec lui que je pouvais être capable de faire une chose pareille! Irremplaçable au delà de ce que les autres peuvent imaginer. On était liés profondément, on se ressemblait dans ce qui est extrême, dans ce que les autres ne peuvent admettre et nous reprochent. Notre alliance était une alliance de gosses, comme si on se connaissait étroitement depuis la toute petite enfance et qu'on avait partagé des jeux sacrés, le pacte du sang aux poignets.

Nos enfances ont dues se ressembler, on était tous les deux solitaires et seuls dans la souffrance.

Mon cœur est un trône ingouvernable, je suis décidemment incapable de le gérer. Mais il y a encore des prétendants pour une “souveraine” qui n’en est pas une ! C’est un malentendu : j’ai besoin de solitude parce que je suis devenue fragile, comment, ça ne se voit pas ?

Ce sont des regards qui voient peu, est-ce parce que même si je me refuse à le croire, ce règne est celui du superficiel? Où est le regard aiguisé qui va plus loin ? Chez celui qui a souffert, qui aime la profondeur, sans peur ! Sans parler de moi, j’observe : comment ne voient ils pas, que là est le délice sans fin et là est le sens en même temps que l’interrogation qui nous tient hébétés ? J’en ai la nostalgie en vérité, mais je ne peux pas renaître une fois de plus.

Je ne suis pas maîtresse de mon âme; qui l’est ? Il n’y a peut être rien de mal dans ce que je fais (puisque j’essaye bien de ne pas le faire) mais dans ce que je deviens par cette tyrannie inconsciente d’autrui (celui qui prétend). Et puis ce que le monde, la vie ont fait sur cette petite royauté impuissante, éprouvée.

Je reviens d'une course, mais dehors c'est désertique, voilà mon pueblo désolé: le Levante sévit et laisse plus visible encore cette poésie innocente à laquelle il est abandonné.

Chacun se terre dans sa maison en attendant que ça se passe. Comme ils sont habitués aux colères subites de ce vent si "brincoso"* qui n'épargne rien sur son passage! De Tarifa à Conil, les habitants de l'Estrecho sont pareils à ce que serait l'entourage d'un être caractériel: ils s'y résignent comme à une fatalité et filent doux dans le seul but que cela passe plus vite! C'est vrai que ce vent ressemble à quelqu'un, parce qu'on le dirait intentionnel, ravageur, implacable.

**furieux*

La décadence économique et culturelle de Barbate ne lui suffit pas, il détruit les décors annonciateurs de la Feria qui viennent d'être installés dans l'effort d'embellir et d'égayer, il éprouve les jeunes arbres tout juste plantés, il achève les plus vieux et jolis bateaux laissés là où ils ont échoués, sur la berge du vieux port, en train de pourrir doucement...

Mais là où le Levant agît avec le plus de malice c'est avec les poubelles: il en extirpe les déchets qu'il traîne et déverse sur toute la ville, des H.L.M au *Casco Antiguo* en passant par la plage -où l'on commençait à peine à voir les fruits d'une campagne de propreté. On se décide enfin à s'éduquer mais le Levant lui ne veut encourager que la barbarie et la primitivité de ce pueblo paresseux et nonchalant.

Quand il se calmera enfin, Barbate retrouvera sa constitution éternelle: soleil et saletés.

Je n'arrive pas à comprendre l'ingénuité, le manque de lucidité de tant de mes contemporains.

Chaque nouvelle invention technologique les transporte, comme les enfants abusés par un jouet dont ils se lasseront où dont ils deviendront accro, selon.

En attendant les voilà : gagas.

Moi je ne sais pas comment on peut voir la civilisation technologique autrement qu'avec dérision et beaucoup de pessimisme.

Ça crève les yeux!

Je me sens par nature dans la diversité et je n'en suis plus à une contradiction près... Comme je me suis toujours sentie semblablement attirée par différents modes d'expression artistique, je voudrais aussi être une personne au moins autant passive qu'active.

Peut-être cela retarde-t-il mes réalisations car je vois bien que ce monde fonctionne au contraire à la productivité et la spécialisation.

Il faut donner une seule image pour que l'on vous reçoive, un portrait bien défini -un «personnage» même- pour que l'on vous retienne...

Diversité dans mes attirances, mes aptitudes, non par manque d'approfondissement, sinon parce qu'au contraire ma sensibilité est terriblement réceptive tout en étant *une*, et les arts se touchent forcément, mais surtout, pour celui qui en vit, il n'y a aucune séparation entre sa vie "personnelle" et "professionnelle" !

Dans l'existence, le *reconnaître* est toujours une question de révélations auxquelles on est porté plus on est sensible et plus on se trouve aux antipodes de la sécurité. Je suis *Une* et *Multiple*, et me sens multiple dans cette unité.

Je porte si profondément ce «caméléonisme» que j'ai changé physiquement suivant les pays où j'ai vécu, quand je les ai assez aimés et que mon âme s'en est pénétrée. Ils se sont alors imprimés sur moi, même en passant, même pour revenir, ensuite, au visage d'avant.

Ce mimétisme n'est rien d'autre qu'une intensité, un goût de la vie, un goût des autres, une curiosité qui pousse et qui semble rendre tout possible comme quand on est enfant.

Vieillir c'est sans doute perdre peu à peu tout ça et apprendre à rationaliser et à gérer. Et c'est ainsi que l'art n'est plus généreux non plus.

Moi je voulais (et voudrais encore) être tout à la fois: réalisatrice, funambule dans un cirque forain toujours en déplacement, danseuse de Flamenco -et d'autres formes de danse-, écrivain, actrice, avec des rôles difficiles dans des films forts, et sur scène aussi. J'aurais rêvée d'être torero (femme !), mais je suis arrivée bine trop tard... J'aimerais être chanteuse de cabaret, cireuse de chaussures dans la rue accompagnée par la voix de Piaf si c'est en France, de Fernanda de Utrera si c'est en Espagne. Puis aussi peintre, dessinatrice, décoratrice. Je voudrais aussi être la patronne d'un bar Flamenco (avec tout ce que cela comporte, aussi le mot de *patronne*) où j'écouterais mes artistes préférés toutes les nuits en clandestinité. Je rêverais d'être gardienne de l'Alhambra, je voudrais aussi être femme indolente, entretenue et amoureuse qui passe des heures au soleil sur un balcon de Trebujena, et puis aussi femme de musulman en pays musulman (oh oui, si ce mari était bon, beau à mes yeux amoureux, intelligent, avec une vraie maturité, puis aussi fin et spirituel que sensuel : elle rêve...).

J'ai commencé ma vie amoureuse en Turquie, je la finirai peut-être au Maroc. J'ai été oiseau de nuit qui ne voulait pas perdre de sa vitalité ni s'engager dans une quelconque voie; j'aime être aujourd'hui mère et femme au foyer -pas tout à fait familial. J'aimerais aussi être mère d'enfants à moitié gitans dans l'Andalousie de Cádiz. J'aurais voulu encore être délinquante, plus précisément attaqueuse de banques avec mon amoureux, et

puis, pour quelques heures seulement, *drogadicta* en la Línea de la Concepción, face à la mer...

Il doit y avoir moyen d'arriver à faire, malgré tout, quelque chose de la richesse de cette diversité. Il faut réussir à le faire comprendre à tous ceux qui ne voient pas plus loin que ce qui les sécurise, leur assure un rendement, une régularité, et ce qu'ils croient connaître déjà -méconnaissant tous les êtres en eux...

Je voudrais trouver une manière entre le travail et l'amateurisme, *pour ne pas gagner en habileté et risquer de perdre en sincérité.*

Peut-être ma vie n'est-elle, depuis toujours, que la transformation assidue du rêve en réalité.

C'était une femme qui avait bien connu les joies et les châtements de l'orgueil et de la passion. Elle avait été tant de femmes, tour à tour héroïne de tragédie, de drame et des comédies les plus bêtes et comiques...

Elle abordait tout avec le même feu, parce qu'elle se sentait née pour tout, et ne pouvait se soustraire à tout ce qui lui avait été si généreusement donné...

Mais ça dérangeait ceux qui nommaient ça "son intensité", qui n'était pour elle que la vie même.

Que pouvait-elle donc faire? Comment se brider sans s'amputer, sans mourir un peu?

(...) ..."Pour qui as-tu de l'admiration?" a-t-il demandé, enfin. J'ai de l'admiration pour tous ceux qui sont libres d'esprit, curieux, avec une disponibilité affective de chaque instant... Ceux... qui ne sont esclaves de rien et font leur vie en suivant ce que leur dit leur cœur, ce qui demande nécessairement *beaucoup* de courage.

Me récupérer, retrouver ma voie, c'est d'abord retrouver ma voix: elle est désaccordée. Plus encore que les traits, elle reflète notre état psychique et physique. Alors j'ai beau essayer de lui mettre une dose d'énergie... le timbre, lui, ne trompe pas.

Voilà trop longtemps que j'entends: -« *Tu as une petite voix!* » Je n'en veux plus de cette petite voix, je ne veux que retrouver ma petite étoile, « petite mais ferme », comme celle que chante Camarón et, comme, toujours, elle a été présente dans ma vie, par delà les hauts et les bas, les pleins et les déliés de toute existence.

Ni ma voix ni ma voie ne sont royales, oh non, jamais de tapis déplié devant moi, ce sont des voies que j'ai trouvées seule. Ce sont de petites voix en moi, mais qui rêvent fort, et là rien ni personne ne pourra me faire douter d'elles.

On demande à Farruquito c'est quoi le *duende*, il répond : *c'est l'ennemi de "Spiderman"*. On ne peut pas donner de meilleure réponse je crois.

J'ajouterais : ce sont les moments magiques du flamenco: quand est rendu visible et présent... l'invisible et le présent.

Ça je l'ai écouté, vu, senti dans ma chaire, nulle part ailleurs, et jamais en dehors du flamenco (et j'en ai vécues des musiques !). Personne ne peut le nier, qu'on me croit ou pas n'a aucune importance. «*¡Que te quiten lo bailado!* » ...

**D'accord je suis femme, comme ce corps à prendre par la taille, à renverser,
... et après?**

**Seule la soif d'apprendre me tient éveillée: ni la répétition de ce que j'ai déjà
connu, ni une nouvelle solitude, plus accrue.**

**Solitude désirée et heureuse aujourd'hui, peut-être plus douloureuse demain,
parce que je vais vieillir.**

**C'est ainsi que je me trouve: en attente, concentrée, sans illusions mais non
terminée.**

Non je ne suis pas achevée, qu'*est ce*, ou, *qui* m'achèvera donc?

Malgré tout, il y a comme un gâchis : je reste de la dynamite inutilisée.

Peut-être que ma douleur est passée, passe et passera par différentes formes, peut-être qu'elle se modifie insensiblement, mais l'essence en sera toujours la même et vivante; elle ne finira qu'avec la fin de ma vie.

Il me reste, indemne, la soif de connaissances, la curiosité. C'est la seule puissance qui ne se modère pas avec le temps. Et puis, si nos sens vieillissent, ils ne sont pas moins aigus, ils deviennent seulement plus subtils. Le rêve serait de trouver un amour qui sache reconnaître cela, qui en soit là...

Je continue à croire à mon film, envers et contre tout. L'important c'est que je sais quel mystère je veux toucher -c'est seulement dans ces cas là que je suis sûre d'avoir quelque chose à donner. Je sais, je connais les arcanes de ce projet. J'ai le secret de cette œuvre, il faudra bien que j'en trouve les moyens! Mais j'ai décidé de le laisser, un temps, entre les mains du destin, je dois avoir confiance en mon sort.

Si je crois en ce que je fais c'est parce que ça vient toujours avec une évidence telle! Comme ça, boum! Alors, je ne peux pas douter, je dois le faire.

Pourtant j'ai dû me battre pour tout ce que j'ai entrepris, jamais rien n'a été facile, et j'espère que ça a valu la peine.

Les films, c'était vital. C'était et ça l'est encore.

Ces deux là, mes prochains, ou je les fais ou je meurs, je n'exagère pas, c'est bien le pire.

J'ai apprivoisé avec tant de soin, d'ardeur, de respect les plus imprenables, les plus farouches des Flamencos. J'ai aussi partagé leurs moments de communion jubilatoires et secrets. Ils m'ont tout donné, -car pour demander beaucoup, il faut être généreux.

Moi je fais des films d'amour. Alors si ça devient trop difficile, une fois que j'aurai réalisé ces deux à venir -que personne ne pourra m'enlever-, je travaillerais en totale indépendance, artisanalement, je ne sais pas comment, mais je le ferais.

Parce que pour moi filmer c'est respirer, et c'est un plaisir, donc ça ne *peut* pas devenir un cauchemar.

Je n'ai pas de goût et aucun don pour chercher ceux qui financent, je suis d'une franchise terrible et j'y vais droit, sans protection. Il faut que ça tombe sur des gens bons, réceptifs, visionnaires, imaginatifs, pas des frileux, pas des médiocres. Ces léthargiques, aveugles et sourds sans le savoir depuis trop longtemps, qui nous donnent envie de bailler avec eux... Ces interlocuteurs en face de qui, on se retrouve soudain muet.

Deux choses me rendent muette: le bonheur absolu, en communion intime avec un être ou avec la nature, soit la certitude que la parole est vouée au néant, parce qu'on sent bien qu'on a rien, pas même un langage, en commun.

**Présentation de "L'OCCULTE": un texte de commande,
qui n'a rien à voir avec PROSE BITUME**

Préambule:

Ce texte est une « commande » : un jour une femme qui travaillait pour les éditions Condé Nast m'a appelée

On allait publier le « Vogue Beauty Book » qui serait un livre « sublime », illustré par les plus grands photographes de mode et accompagné de textes ayant pour sujet différents thèmes choisis par la rédaction. Les auteurs de ces textes seraient des écrivains ou des journalistes prestigieux. Alors, « en tant qu'ancien mannequin devenue écrivain », mon point de vue les intéressait...

Le problème était que les thèmes étaient déjà presque tous pris... Il en restait un ou deux, entre autre « la chirurgie plastique ». J'étais évidemment capable de pondre 2000 mots sur ce sujet, mais il ne m'emballait pas, j'allais écrire des lieux communs : nous sommes trop nombreux sur la planète à éprouver un frisson d'horreur en ayant assisté à la transformation d'un petit noir qui dansait comme un Dieu en zombie blanc-gris à tête de mort, ou à ressentir combien vouloir lutter contre l'inévitable vieillesse n'est pas seulement vain mais trop souvent pathétique.

Elle me proposa de venir à la maison d'éditions, car, « sans aucun doute », m'affirmait mon interlocutrice, les photos allaient m'inspirer, me motiver...

C'était plutôt bien payé, et j'étais dans le besoin. Je me rendis donc à la rédaction.

La rédactrice en chef, une américaine dont la fausseté du sourire offensait presque la vue – un sourire qui ne dissimulait pas une froideur radicale, de celle qui pénètre comme un élément terriblement hostile, difficile à supporter-, me reçue dès le début avec une impatience et une dureté qui caractérisent ce genre de femmes -ou peut-être n'est ce que la conséquence de leur fonction quand elle est exercée depuis longtemps...

Elle me montra des photos : des photographes de mode avaient réussi à « glamouriser » la chirurgie... De toutes jeunes créatures bandées, couvertes de pansements, grâce à l'esthétisme pointu de ces photographes, devenaient ainsi désirables : en fait c'était une esthétique morbide, glaciale elle aussi. Ça n'allait pas m'aider à écrire.

Sur la table je remarquais une image qui aurait pu venir du haut moyen-âge, c'était une photo en noir et blanc : une femme de dos portait une grande cape à capuche, dans une lumière tout mystique qui tombait sur les lignes épurées du vêtement et du corps dont le port était singulièrement majestueux.

Je demandais: -« Et ça? », -« Ca? Et bien c'est l'autre thème qui reste: L'Occulte ». Voilà qui m'intéressait pour le coup. Sur les autres illustrations qui l'accompagnaient, des portraits avec des lunettes de soleil comme autant d'écrans noirs, ou encore des faces voilées par de la soie, des gazes etc.

L'américaine, voyant mon intérêt immédiat ne fit pas d'histoires, elle était pressée, l'affaire était « vendue ». Mais c'était moi qui m'inquiétais, devinant que

ce que ce thème m'inspirerait n'irait pas précisément dans la ligne du «Vogue Beauty Book»,

Elles avaient beau m'assurer qu'il s'agissait de textes non frivoles, avec une complète liberté de pensée, je voyais bien que tout cela restait «fashion».

Je leur dis alors que mon texte risquait de ne pas être « politiquement correct » ; au lieu de s'alarmer, aussi bien la rédactrice que son assistante -celle qui m'avait appelé- semblèrent s'exciter à cet aveu : -«C'est tout ce qu'on veut ! Nous ne voulons pas du Politiquement correct !» J'entrevois immédiatement l'ampleur du malentendu : elles devaient s'attendre à quelque chose comme « La Vie Sexuelle de Catherine Millet » et non pas à un texte comme celui qui suit, qui en est, j'imagine, plutôt l'opposé.

On ne peut pas imaginer un texte aussi résolument à contre courant de tout ce que « vend » le Vogue et les revues féminines occidentales. La « transgression » n'allait pas du tout dans le sens qu'elles imaginaient !

Malgré tout, forte de leur promesse de « liberté totale », l'accord fut conclut. Il n'y avait pas plus de contrat que quand je posais comme mannequin... Alors, poliment, je demandais qu'elles m'envoient par écrit leur accord sur le thème qui m'était assigné ainsi que la rétribution. Là, la rédactrice en chef leva les yeux au plafond avec un agacement terrible qui était censé me signifier le manque d'élégance de ma demande. Or, je n'avais pas encore soulevée la question, et la quantité d'arnaques que j'avais subies en tant que mannequin, puisqu'il s'agissait bien du même monde, ne pouvaient me tranquilliser.

J'avais raison hélas : 15 jours plus tard, je leur envoyais mon texte et jamais je ne reçus la moindre réponse. Je le renvoyai alors avec "accusé de réception", mais cela ne changea rien : vraisemblablement mon texte ne serait pas publié et je n'allais pas non plus être payée pour ce travail de commande : ce qui avait été accordé n'était pas respecté.

Mon avocat envoya une lettre qui n'obtint pas plus de réponse.

Force était de constater que je m'étais fait rouler une fois de plus, alors que le seul objet, ma seule motivation au départ, était sa rémunération.

Ayant été refusé par Conde Nast sans que personne ne prenne la peine de m'adresser un petit courrier expliquant ce refus, je choisis délibérément de le publier sur le site, afin que quelques personnes puissent découvrir un point de vue (c'est vraiment le mot !) différent ...

L'OCCULTE

Ce que je vais écrire n'est pas « politiquement correct », pourtant mon intention n'est pas de provoquer. Provoquer est facile et trop souvent gratuit, puis *provoque* inmanquablement en retour une réaction quasi épidermique, qui ne va pas plus loin que la provocation même.

Finalement rien n'est mis en question profondément : les lieux communs sont le terrain de base des provocateurs, les provoqués s'y cantonnent, et tout rentre dans l'ordre rapidement.

Ceci pour dire que j'aimerais, chers lecteurs, qu'avant de réagir immédiatement et avec véhémence comme l'ont fait -sûres du bien fondé, de la supériorité de leur point de vue et de leur légitimité à le crier fort- certaines actrices françaises sur la question du voile des musulmanes dans les écoles

publiques... Que vous ne fassiez pas comme elles et preniez tout votre temps pour une vraie réflexion - peut-être que "7 ans de réflexion" sont nécessaires pour arriver à une vraie réflexion, mais aussi beaucoup d'observation et des expériences vécues- avant de réagir.

Avant d'aborder une question aussi délicate, je commencerais par quelque chose de plus frivole : les lunettes de soleil.

Voici un objet qui, depuis son invention dans un but pratique, s'est peu à peu convertit en objet emblématique. D'abord emblème du *Star System*, d'une esthétique du mystère (ne pas se faire reconnaître), puis du snobisme, elles sont aujourd'hui l'emblème de tout le monde, malgré leur prix exorbitant, car il s'agit surtout d'arborer une marque, dans une pitoyable tentative de prétendre appartenir à la "*Jet Set*". En s'affichant de plus en plus grandes, les marques, par leur ostentation même, en deviennent vulgaires, voir ridicules -ah ces logos plus grands que les branches des lunettes !... Jadis la distinction résidait dans la discrétion même de la marque, comme un secret intime, un sous-vêtement luxueux, le luxe était ce secret même.

Ostentatoires et éloquentes, le message des lunettes de soleil est clair : «JE VEUX MONTRER TOUT CE QUE JE VEUX CACHER». Et que cachent donc ces verres fumés? Le plus souvent un vide, le vide vertigineux d'une société entièrement tournée vers l'apparence, culte auquel des millions d'adeptes sont prêts à tout sacrifier et mettent tous leurs soins, leur temps, leur zèle à s'immoler à cette seule idole.

La femme de l'été peut tout montrer, mais son regard, lui, se cache. Lorsqu'on donne en pâture à tous, à portée de main, son propre corps, il faut bien préserver ce qui en dit le plus, et le plus souvent malgré nous : le regard. Les lunettes deviennent une armure pour se protéger de sa propre exhibition, et ne pas avoir à répondre aux regards qu'elle provoque. C'est dans ce paradoxe, ce double jeu de "montrer" et d' "occulter" que se trouve l'imposture moderne.

J'en arrive là à ce qui me tient le plus à cœur. Aux antipodes de cette manière de se présenter au monde, nous avons les femmes islamiques, avec toutes les nuances du voilé et du dévoilé selon les pays, coutumes et régimes, y compris ceux où le choix est libre, et où, contrairement aux idées reçues, une grande majorité de femmes choisissent, malgré la "modernité" et l'occidentalisation, de préserver leurs coutumes, j'ajouterais moi, de se préserver tout court. Je dis bien *choisissent* (car j'en connais, intimement, plus d'une) car l'occident, suivant son paternalisme inébranlable, n'a jamais su voir dans ces femmes *que* de pauvres victimes d'un diktat machiste et religieux.

On se trouve là dans la position exactement contraire à celle que je décris précédemment. Ici le corps n'est pas montré, il est noyé dans un vêtement ample qui *n'offre rien au regard et tout à l'imagination*. Les yeux, au contraire, sont les seuls visibles, donnant alors au regard une force singulière. Comme le reste est invisible, ils ne sont pas sur la défensive, ils observent tout à leur aise, et expriment et transmettent souvent plus que n'importe quels yeux. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'ils expriment unilatéralement de la docilité, comme une leçon apprise et acquise, non, observez bien : ils expriment selon, de la douceur ou de l'indignation, une ironie ou une joie compulsive qui ne peut se

contenir, un trouble ou au contraire une immense indifférence et parfois même un implacable dédain.

Je reviens à l'idée de victimes captives, et me demande lesquelles sont les plus victimes, les plus esclaves, et lesquelles sont les plus libres... La libération des mœurs a fait des ravages dans bien des cœurs de femmes occidentales, et nos jeunes filles "libérées" d'aujourd'hui sont plus que jamais esclaves de leur apparence.

Pour l'adolescent, le look est essentiel, c'est faire son entrée dans le monde, s'y affirmer. Mais à mon époque ce "look" (ça ne s'appelait pas ainsi) se voulait subversif face aux adultes et face au monde que l'on refusait tel qu'il était. Aujourd'hui, le look se doit d'être le plus assujéti possible au monde du marché, la Mode est ce troupeau dont on veut faire parti.

Il faudrait pouvoir mesurer à quel point la vision du monde dans le cerveau d'un jeune adolescent d'aujourd'hui est fréquemment réduite, aussi incroyable que cela puisse paraître, à celui du monde du marché ! Jusque dans les bidonvilles gîtans de la Cañada où j'ai des amis, je suis hallucinée de cette volonté de se soumettre, jusqu'au renoncement de soi, à la "Mode Mondiale". Incroyable : un gamin gitan de neuf ans s'est fait tondre minutieusement le logo Nike dans ses cheveux nouvellement coupés courts ! Quand je me moque de lui : -«*Alors ça y est, tu t'es marqué au fer Nike ? Tu affiches : je suis un Esclave Nike ?* » Il devient rouge et fou de colère et me répond par des coups de pieds pour rire, à court d'arguments, ce qui signifie qu'il sait parfaitement que c'est une imbécillité, mais il faut croire qu'il doit s'y soumettre, peut-être d'autant plus qu'il vient d'une minorité marginalisée.

Alors, entre nos jeunes filles occidentales qui ne vivent que dans et par le regard d'autrui, *fashion victims*, flexibles et malléables à merci, et ces femmes protégées du regard, lesquelles sont les plus tranquilles, les plus libres ?

Je peux témoigner, tout au long de mes années de mannequinat, que ce regard d'autrui peut être mortifère, et j'ai pu sentir chez mes consœurs que, plus on lui donne de l'importance, plus il possède une puissance de destruction irrévocable : voyez ces actrices qui luttent vainement contre la vieillesse, l'anticipe, et sacrifie leur arme la plus précieuse, l'expressivité, à la lisseur figée du Botox ! J'étais préadolescente à l'époque où la révolution sexuelle a explosée en France et je me souviens comme elle s'est vite transformée en un véritable diktat : il fallait TOUT MONTRER, tout exhiber, systématiquement, corps et sentiments. Sinon, on était aussitôt la proie d'un sarcasme sans pitié, d'une raillerie féroce, face à laquelle une adolescente est démunie (je me souviens : honte à celle qui ne se mettait pas à poil sur les plages nudistes où s'exhibaient en tous sens des corps souvent disgracieux !)

Si seulement l'on possédait à cet âge assez d'aplomb et d'armes dialectiques pour résister ! Si l'on pouvait avoir l'audace de ne suivre que son cœur et son corps, bien plus savants qu'on ne le suppose !

C'est toujours trop tard qu'on comprend que ce qui nous impressionnait alors n'était qu'une vaine et vaste farce : la comédie humaine. On s'aperçoit de la vacuité et de la vanité de toute pose, on prend pitié de celui qui, prisonnier, ne se sent exister que dans le regard d'autrui.

Mannequin, je souffrais terriblement d'être jaugée, tournée et retournée comme un marchandise et comparée avec d'autres corps, car, qu'il s'agisse de directeurs de casting, de clients ou même de photographes, tous avaient la même fâcheuse tendance à oublier que derrière ces corps, il y avait des personnes venues d'horizons très différents, des âmes et des cœurs qui battaient comme ceux de petits oiseaux blessés qu'on vient d'attraper. Blessées oui, mortifiées même, par ces impitoyables regards qui traquaient l'imperfection, blessées par cette compétition en direct qui se jouaient sans nous, sans que le talent ou la force de caractère y jouent un rôle quelconque. A ces instants je me souvenais toujours d'une expérience extraordinaire dont j'aurai dorénavant la nostalgie.

C'était quelques années auparavant, alors que je vivais à Istanbul avec mon frère. Arrivée en petite occidentale en bermudas et tee-shirts moulants, je rencontrai le choc de regards qui n'était pas celui des hommes qui vous déshabillent à travers vos vêtements, mais qui, droit dans les yeux, soupesaient à quel point vous assumiez votre accoutrement et votre attitude désinvolte. Oui des regards sexués, et non sexuels, qui vous faisaient mesurer à quel point vous étiez inconsciente de votre provocation, de votre *pouvoir* d'ébranler les hommes.

Alors, pour me soustraire à ces regards, je baissais les yeux, ce que je faisais avec une volupté troublante parce que méconnue jusqu'alors.

Un jour, je n'y tins pas, je ne pu résister à une autre imposture -dans laquelle pourtant je presentais que je me trouverai bien plus à mon aise, à ma place même- : j'enfilai l'ample robe qui tombe jusqu'aux pieds, je couvris mes cheveux, ma tête de manière à ne laisser que les yeux, je sortis dans la rue et là, quelle découverte!

C'était le monde à l'envers et le soulagement d'une liberté complètement méconnue jusqu'alors : ce n'était plus moi qu'on regardait mais moi qui regardais, incognito! J'étais devenue anonyme, une jeune femme turque traditionnelle, "à l'ancienne" et tout le monde me laissait tranquille.

Enfin libérée de mon apparence, je pouvais abreuver ma curiosité et ma soif de connaissance, qui ont toujours constituées ma plus secrète félicité.